Ami du Clergé du 28 avril 1949

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Ascension. — Triomphe du Sauveur et ses leçons, 129.

Pour des Communions solennelles. — III. Le Christ notre nourriture, 130. — IV. Vie par et pour le Christ, 132.

A l'école des Saints. — *Ste Jeanne d'Arc.* II (8 ou 30 mai) : Soldat de la France et de la Foi, 133.

Mois de Marie. — II. La dévotion à la Sainte Vierge et les jeunes filles, 135.

FETE DE L'ASCENSION

TRIOMPHE DU SAUVEUR ET SES LEÇONS

Mes frères,

Aujourd'hui N.-S. remonte au ciel après avoir achevé la grande œuvre de salut qui l'en avait fait descendre. Suivons-le un instant dans son triomphe pour en tirer les leçons qu'il comporte.

I. — *Le triomphe*

La journée de l'Ascension est le digne pendant de celle du Vendredi Saint. Il y a quarante-trois jours, Jésus s'avançait péniblement dans les rues de Jérusalem en portant sa croix, et les injures d'une populace mystérieusement soulevée contre lui. Aujourd'hui, il traverse pour la dernière fois cette même ville au milieu du groupe réjoui et admirateur de ses apôtres et disciples. Avec eux il repasse au Jardin des Oliviers, dont le sol a été arrosé des sueurs de son agonie : là il fut terrassé sous le poids des péchés du monde, et il jeta à son divin Père un cri de pitié qui est resté sans réponse. — Quelle différence aujourd'hui ! sa sainte humanité est tout entière transfigurée : son corps est éblouissant de clarté. Les plaies des pieds et des mains, celle du côté surtout, se détachent, lumineuses comme des soleils. Est-ce que les blessures reçues sur le champ de bataille n'imposent pas le respect et l'admiration ? Jésus garde les siennes pour en faire témoin toute la cour céleste et pour que leur voix éloquente plaide pour nous miséricorde auprès de Dieu.

Jésus arrive sur la montagne des Oliviers, et voici qu'il étend ses mains bénissantes sur la foule prosternée : cette foule représentait l'Eglise naissante ou à naître ; chacun de nous a eu sa part de la bénédiction qu'elle reçut. Enfin il s'élève avec majesté dans les airs. Toutes les générations de justes qu'il est allé visiter aux limbes lui font une invisible escorte : Adam, Noé, Abraham, Moïse, David, son aïeul selon la chair, les patriarches et les prophètes, tous ceux qui ont vécu dans son attente sont les premiers à triompher avec lui.

D'ailleurs, le ciel s'est ouvert, et, par la brèche qui s'y est faite ce ne sont pas seulement douze légions d'anges dont le Sauveur n'avait pas voulu pour le défendre, qui viennent le féliciter de sa victoire, c'est toute la milice céleste qui se précipite à sa rencontre, avec des transports d'allégresse dont nous ne pouvons nous faire une idée.

Enfin Jésus monte à la droite de son Père où il s'assied pour les siècles des siècles. Voilà le triomphe : associons nous-y et félicitons le Sauveur de sa splendide victoire.

II. — *Voici maintenant les leçons*

a) Les apôtres, témoins du prodige, sont là, les yeux fixés sur la nuée où vient de disparaître leur Maître adoré. Il y a dans leur regard de la joie et de la tristesse, de l'amour et du regret. Car, malgré leur attitude peu brillante pendant la Passion, les apôtres aimaient sincèrement N.-S. et de tout leur cœur : ils avaient tout quitté pour le suivre. Et voici que la présence sensible de ce Jésus leur est enlevée ; ils le suivent des yeux aussi longtemps qu'ils le peuvent, et même quand ils ne le voient plus rien, i's regardent encore. Non seulement leur regard, mais toute leur âme est tendue du côté du ciel où Jésus vient de rentrer.

Voilà une attitude que je vous recommande : en haut les yeux et surtout les cœurs, *sursum corda.*

Remarque faite par un poète païen : Dieu a voulu que dans l'homme la tête fût la partie la plus haute du corps, et « il lui a ordonné de regarder le ciel ». Si un homme privé des lumières de la Révélation a pu découvrir si nettement la haute destinée de notre nature, combien plus clairement la connaissons-nous par l'enseignement du Christ et des apôtres. Notre patrie n'est pas ici, mais là-haut. Sur la terre nous ne sommes pas au but, mais nous y allons et, dès lors, le stade de cette vie peut s'appeler un voyage d'exilé. Hélas ! ce n'est pas toujours ainsi que nous comprenons les choses : nous nous plaisons volontiers sur la terre, un rien nous y attache et il semblerait que nous avons une peine infinie à la quitter. Que d'hommes, au lieu de regarder en haut, ne regardent qu'en bas, ne voient que le sol et ce qu'il produit, l'argent qu'ils se plaisent à compter, quand ils ne regardent pas plus bas encore, certain genre de jouissances que je ne nommerai pas ici.

J'en appelle à ceux d'entre vous qui ont connu l'exil en captivité durant la dernière guerre. Si, chaque jour, quelqu'un leur eût demandé : « A quoi pensez-vous aujourd'hui ? » ils auraient invariablement répondu : « Nous pensons à la patrie, à ce que l'on fait et dit chez nous ; par la force notre corps est ici, mais notre cœur est là-bas et il y est tout entier. » Tels devraient être nos sentiments par rapport à la patrie céleste. Par la force des choses, il nous faut vivre sur la terre et nous occuper des affaires de la terre, mais notre cœur ne doit pas être ici, mais là-haut vers cette région qui, seule, mérite d'être appelée notre chez nous, et nos regards, comme ceux des apôtres aujourd'hui doivent être incessamment dirigés de ce côté. C'est la première leçon de l'Ascension.

b) En voici une seconde. Si nécessaire qu'il soit de regarder le ciel, cela ne suffit pas pour le gagner. Les apôtres savaient qu'au triomphe du Christ ils seraient associés un jour, et que les portes du ciel, ouvertes aujourd'hui pour le Sauveur, s'ouvriraient aussi pour eux.

Peut-être espéraient-ils suivre le Christ triomphant au jour même de son Ascension ? Et dans cette attente, demi-extase, ils étaient immobiles. L'ange vient subitement les arracher à leur muette contemplation

pour les envoyer à une vie plus active. Assez regardé, leur dit-il en substance, allez imiter dans sa vie souffrante et humiliée celui que vous voulez imiter dans sa vie triomphante. Jésus a dit en effet aux disciples d'Emmaüs : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » Il a voulu, lui, mériter les gloires de l'Ascension par cet itinéraire douloureux qui part de la Crèche de Bethléem pour aboutir au Calvaire.

Et pourquoi, lui, le Roi de gloire, a-t-il consenti à passer par un si rude chemin ? Parce qu'étant notre chef et notre modèle, il nous devait l'exemple. Or nous avions sur les ailes un poids qui nous empêchait de prendre notre essor vers la gloire : le poids de la triple concupiscence dont parle S. Jean, qui nous tenait en captivité. Nous étions captifs de l'orgueil, de la sensualité, de l'attachement aux biens de ce monde. Or, qu'a fait J.-C. ? Sachant que les paroles ne suffisaient pas pour nous décider à rompre ces liens, il nous a donné une leçon de choses en s'humiliant et en faisant pénitence. Voilà comment il nous a délivrés et nous a entraînés à nous affranchir nous-mêmes ; et c'est à ce chemin de l'humiliation et des souffrances que l'ange de l'Ascension appelle aujourd'hui les apôtres et nous avec eux. Puissions-nous y marcher avec courage, soutenus par l'espérance de rejoindre au but notre Dieu.

* *

L'Espérance est en effet la note propre de la fête d'aujourd'hui. Elle s'appuie sur la promesse de Jésus : « Je vais vous préparer une place. » La place que nous occupons ici et dont nous disons : ma place, n'est pas à nous. Combien de nos semblables l'ont occupée avant nous, et nous la quitterons à notre tour sans y rien laisser de nous. La seule place que nous puissions avoir en propre, c'est celle que Jésus est allé nous préparer aujourd'hui. Vivons-y dès maintenant en esprit en attendant d'y être introduits en réalité. Ainsi soit-il.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

III

LE CHRIST NOTRE NOURRITURE

Mes chers enfants,

Un vieil officier, sur le point de recevoir le viatique, demanda son plus bel uniforme et toutes ses décorations. « Inutile de vous lever », lui dit-on, vous pouvez bien communier dans votre lit. » — « Non, répondit-il, Jésus-Christ est mon chef : il faut que je me mette en tenue pour le recevoir. » Il s'habilla malgré sa grande faiblesse et, assis dans un fauteuil, il attendit la visite de son Dieu.

A votre tour, vous vous êtes mis en tenue aujourd'hui, mes chers enfants. L'élégance de vos costumes s'harmonise avec l'éclat de cette matinée printanière et la splendeur de votre chapelle si bien décorée. Vous êtes les points de mire de tous les regards. Jamais on a eu pour vous autant de prévenances. Mais vous n'avez pas la fatuité de croire que ces hommages s'adressent à vous. Ils vont, vous le savez bien, à Celui qui, dans un instant, sera l'hôte de votre cœur, de même que dans un ciboire ce que l'on vénère, ce n'est pas le vase d'argent mais l'hostie qu'il contient.

I

C'est donc le Corps, le Sang, l'âme et la Divinité, en un mot, c'est donc tout Jésus que vous allez recevoir dans un instant. *Son corps !* Son corps de bébé qui grelota sur la paille de la crèche ; son corps d'enfant qui souriait dans les bras de Marie ; son corps d'adolescent, du plus beau des enfants des hommes ; son corps d'homme qui fut flagellé, crucifié ; son corps ressuscité, aux cicatrices glorieuses. — *Son Sang !* son sang divin répandu par amour pour nous au Calvaire et qui en se mêlant au vôtre lui infusera son ardeur et sa pureté. — *Son Cœur !* qui a tant aimé les hommes ; ce cœur qui le fit pleurer près du tombeau de son ami Lazare ; qui le fit aussi parfois pleurer sur nous, pauvres pécheurs. Vous allez devenir des porte-Dieu. Ah ! qui chantera assez bien l'amour de Dieu pour nous, dans la Sainte Eucharistie ! Jésus en effet aurait pu simplement rester notre voisin : enfermé dans je ne sais quelle pierre précieuse, conservée en de belles cathédrales, son Corps sacré aurait reçu nos adorations et nos hommages. Nous aurions déjà apprécié à sa juste valeur un tel privilège. Car, plus heureux que ses compatriotes, nous l'aurions eu toujours près de nous. Inutile, comme les mages, de connaître l'harassante fatigue d'un long voyage pour lui apporter l'hommage de nos présents. Quelques pas hors de nos maisons, et c'était tout. Eh bien ! non : c'était trop peu pour l'amour infini du Fils de Dieu ! Du fond de tous ses tabernacles, Jésus lance à tous les peuples et à toutes les générations, la parole formidable de la Cène. Non pas : « Approchez, prosternez-vous et adorez ! » Mais : « Prenez et mangez ! Je suis le Pain vivant. »

Du pain ! Hier déjà nous comprenions ce qu'il y avait de sacré dans ce mot. Nous supportions, hélas ! parfois trop facilement, que certains manquent de viande, d'habits, de toit. Mais le cœur le plus endurci n'admettait pas qu'un pauvre manquât de pain. Et le plus égoïste des hommes était sans résistance quand sur le seuil de sa porte il entendait un malheureux implorer : « J'ai faim, donnez-moi un morceau de pain. »

Mais la défaite nous a encore mieux appris ce qu'il y a de sacré dans ce mot : « du pain ». Honte à celui d'entre vous qui en gaspillerait une seule bouchée.

Ah ! c'est que tous nous comprenons que dans notre alimentation — et la vôtre surtout, mes chers enfants — le pain est l'aliment absolument nécessaire, l'essentiel de votre repas, l'aliment que rien ne remplace et dont on ne se lasse pas, l'aliment quotidien, celui que l'on mange tous les jours et à tous les repas ; l'aliment universel, connu et apprécié partout ; l'aliment commun, servi à la table du pauvre aussi bien qu'à la table du riche.

Eh bien ! mes chers amis, dans la pensée de Jésus, l'Eucharistie que vous allez recevoir pour la première fois, est le pain de votre âme. Elle est pour la vie de votre âme ce que le pain matériel est pour la vie de votre corps. Votre âme en a donc besoin souvent, comme votre corps a souvent besoin de pain. Si vous n'avez pas votre ration normale de pain, si vous êtes sous-alimentés, bien vite vous devenez anémiques et par conséquent la proie facile de toutes les maladies. Plus de travail sérieux possible. Ainsi en va-t-il de l'âme qui ne communie pas souvent, nous avertit le Christ avec insistance : « En vérité, en vérité, je

vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous ! »

Il l'avait compris ce petit garçon auquel on demandait : « Mais pourquoi veux-tu faire ta première communion ? » et qui répondait : « Pour pouvoir en faire beaucoup d'autres ensuite. » C'est pourquoi je vous dis, mes chers enfants : « Bonne première Communion, c'est entendu, mais attention qu'après cette première communion il y en ait une foule d'autres au fil des jours ! »

Restez toujours logiques avec votre foi. Comprenez toujours bien le sens de votre messe : la messe, c'est pour vous préparer le pain de vos âmes, et le pain c'est fait pour être mangé. Quand Jésus, lors de la première messe eut changé le pain en son Corps, il le distribua à ses apôtres et tous en mangèrent. C'est à une table que les premiers chrétiens réunis célébraient la fraction du pain : les apôtres brisaient de leurs mains le pain qu'ils venaient de consacrer et ils le distribuaient, et maintenant encore nous disons : la Sainte Table, la Table de communion. Et la communion qui a fait partie de la première messe, de la messe des premiers chrétiens, elle fait partie de la messe du prêtre. Le prêtre qui dit la messe doit communier, et à supposer qu'après la Consécration un malaise l'empêcha de poursuivre, il faudrait qu'un autre prêtre achevât à sa place le saint sacrifice et pour cela consomme les Saintes Espèces, c'est-à-dire communie. Pourquoi alors la communion ne feraitelle pas partie de la messe des fidèles, de votre messe ? Encore une fois, la messe, c'est pour nous préparer le pain de nos âmes, et le pain c'est fait pour être mangé. Ne vous contentez donc pas, mes chers enfants, chaque dimanche, d'entrer dans la salle à manger et de vous tenir tranquillement dans un coin. Si vous voulez sortir de votre église avec plus de force, prenez part au repas des fils de Dieu, communiez toutes les fois que vous pourrez.

II

Et vous, chers parents, je vous en supplie, n'arrêtez pas votre enfant sur le chemin de la Sainte Table. Arrière les objections courantes : « Mon fils n'est pas un chrétien parfait. » D'accord. Mais on n'est pas un chrétien parfait parce qu'on communie ; cependant il est nécessaire de communier pour le devenir. « Il n'est pas digne d'aller à Jésus ! » Bien sûr, mais Jésus est digne de se donner à lui. — Et puis, que diriez-vous d'un affamé qui ne voudrait pas manger sous prétexte qu'il n'en est pas digne ? D'un blessé qui attendrait pour appeler le médecin que ses blessures soient guéries et cicatrisées ?

Ne prétextez pas non plus le peu de progrès visible chez votre enfant par la communion fréquente. A l'exemple de l'action alimentaire sur le corps, l'action eucharistique sur l'âme est lente et progressive. Même si après une série de communions votre enfant conserve des écarts de caractère et de tempérament, ne jugez pas que le sacrement est inefficace. Ne découragez pas votre enfant. La communion agira lentement et progressivement. Ses effets immédiats sont inapparents, comme ceux de la croissance de l'arbre ou de la plante, comme le progrès de la taille humaine. En fait, nous le savons bien, l'homme soumis à un régime généreux et substantiel se développe, prend de la vigueur, s'anime dans son regard, s'assure dans sa marche, mais encore une fois à un rythme progressif, lent et caché. Vouloir espacer largement les communions afin d'éviter la routine, d'exciter la dévotion et de doubler ainsi les effets de la communion, c'est vouloir se priver de nourriture sous prétexte de provoquer l'appétit par de longs jeûnes. N'est-ce pas plutôt ruiner son tempérament, fatiguer son estomac et le rendre inapte, par un repos exagéré, à l'assimilation d'une nourriture saine et régulière ?

Sans doute l'attitude routinière et sans dévotion est un danger, surtout chez l'enfant dont on connaît la légèreté d'esprit et de volonté. Mais précisément, parents chrétiens qui m'écoutez, vous surtout mères de famille, collaborez avec le prêtre pour prévenir cet abus et entretenir la bonne volonté de votre petit communiant. Apprenez-lui à bien préparer ses communions en évitant le péché, même véniel, en corrigeant ses défauts, en acceptant courageusement les devoirs et les sacrifices, en un mot en vivant chrétiennement. Pendant sa messe, aidez-lui à prier avec ferveur, en union avec le prêtre, à bien faire son action de grâces après la communion en restant quelques minutes pour parler bien simplement à Jésus. Mais surtout apprenez-lui à ne pas terminer son action de grâces à l'église. Apprenez-lui que Jésus ne vient dans son cœur que pour passer dans sa vie. Il ne veut pas être dans son âme comme dans un ciboire qui le cache mais comme dans un ostensoir qui le montre. On a dit de Pierre Poyet, l'apôtre de l'Ecole Normale Suppérieure, mort en 1918 : « qu'il agissait dans le rayonnement continuel de la présence divine ». Ainsi doit faire votre enfant (au sortir de la communion il doit collaborer à l'action de la grâce en lui, en faisant des efforts pour éviter le péché, corriger ses défauts, être aimable en famille, se dévouer pour les autres) afin de réaliser dans tous les détails de sa vie la parole de S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

III

Voulez-vous que le Christ soit content de vous et fasse de votre cher enfant la joie et la fierté de votre vie ? Accompagnez-le sur le chemin de la Sainte Table. La communion, c'est pour vous aussi, surtout aux heures sombres que nous vivons. Entendez Jésus vous dire : « Venez à moi, vous qui succombez sous le fardeau de la vie et je serai votre réconfort. » Ah ! croyez-moi, parents qui m'écoutez, ce n'est pas une banale exhortation à reprendre courage qu'il vous donnera. Mais il fournira lui-même le surcroît de forces dont vous avez besoin ; c'est sa propre force qu'il vous communiquera en se livrant tout entier à vous, lui qui fut la force des martyrs dans l'arène, la force de Jeanne sur son bûcher. Cette vertu qui s'échappait de son être quand il passait visiblement au milieu des foules souffrantes et qu'il guérissait les malheureux, agira encore de plus près dans vos poitrines de communiants, si vous lui laissez occuper totalement votre cœur. Après l'avoir reçu, vous vous relèverez, vous vous remettrez en route, vous ne serez plus tout-à-fait les mêmes. Une paix céleste habitera dans vos cœurs, une confiance plus grande dans l'appel de Dieu, un courage nouveau à regarder la vie en face. Avec Jésus, vous repartirez au travail professionnel, à votre mission d'éducateur, à l'épreuve, à la souffrance, sans crainte de défaillir puisque Jésus vous soutiendra.

* *

J'ai commencé pour vous, mes chers enfants et par une histoire ; je termine pour vous et par une histoire.

C'était durant l'autre guerre : depuis quatre mois des soldats français, emmenés prisonniers en Allemagne, menaient là-bas une vie de famine et de misère. Un jour, une nouvelle circule dans le camp. Un wagon de pain français était, paraît-il, arrivé. Tous se ruèrent vers la cantine. C'était vrai. Mais à la vue des miches rondes et dorées, faites avec le blé de France, ils s'arrêtèrent, saisis d'une indicible émotion, plus grande encore que leur faim. Et là, devant ce pain, ce pain de chez eux, ils se mirent à pleurer.

Cette histoire, lue jadis, me revient à la mémoire en vous regardant vous avancer, pâles d'émotion, vers l'autre Pain. Puissiez-vous, mes chers enfants, ne manquer jamais de ce pain eucharistique. Cependant, si jamais un jour vous en étiez séparés, prisonnier de quelqu'un ou de quelque chose, ah ! puissiez-vous alors en souffrir profondément. Et quand de nouveau vous l'apercevrez ce pain, puissiez-vous alors le reconnaître avec émotion comme les disciples d'Emmaüs reconnurent le Christ à la fraction du pain. Mais surtout que se réalise pour vous la parole que le prêtre prononcera dans un instant en déposant l'hostie sur vos lèvres : Que le corps du Christ, souvent reçu, après avoir fait de vous de solides chrétiens, vous escorte jusqu'à la frontière du pays bienheureux où votre Dieu se donnera à vous dans toute la splendeur de sa gloire. *Amen.*

IV

VIE PAR ET POUR LE CHRIST

Mes frères,

C'est une poignante émotion, croyez-moi, qui étreint le cœur de vos prêtres, lorsqu'en ce matin de communion solennelle ils contemplent vos chers petits. Aujourd'hui, en effet, une page de leur vie va être définitivement tournée. On est toujours enfant, tant que l'on n'a pas fait sa communion solennelle. Après, — bien vite, — c'est la descente sur le champ de bataille des réalités humaines. Et de ce champ de bataille, nous connaissons toutes les perfidies, hélas ! nous autres prêtres qui, chaque jour, ramassons des morts.

Anxieusement, vos prêtres se penchent sur ces enfants et se demandent : Quel sera leur lendemain ? Bonheur ou malheur ? Misère ou splendeur ? Cruelle alternative ! — Et alors, par ma bouche, ils voudraient vous crier avec toute leur conviction : « Pères et mères de famille, attention ! La destinée de vos enfants elle se joue aujourd'hui, et l'issue de ce drame, il est entre vos mains. Ou bien cette cérémonie ne sera pour vous qu'une touchante fête de famille, nécessaire pour bien marquer la transition entre la première enfance qui finit et l'adolescence qui va bientôt commencer ; un merci solennel accompagné d'un définitif adieu de votre petit à cette maternelle Eglise qui a eu la délicatesse de bercer son enfance mais qui aura également assez de compréhension pour le laisser maintenant, devenu adulte, à la joie de se suffire à lui-même. Alors, misère ! malheur !

Ou bien, la communion solennelle sera pour vous la réception officielle, publique de Jésus-Hostie dans le cœur de votre enfant pour prendre totalement et définitivement possession de lui et assurer ainsi sa fidélité jusqu'à la mort au Dieu de son baptême. Alors, bonheur ! splendeur !

Bien vous faire sentir le sens et l'importance des deux cérémonies de ce jour, voilà l'unique but que je me propose aujourd'hui. Et tout d'abord, ce matin c'est l'*entrée officielle de Jésus dans chacune de vos âmes*, mes chers petits, *pour prendre possession de toute votre personne.*

* *

Maintes fois déjà, vous avez eu le bonheur de vous approcher de la Table Sainte pour recevoir votre Dieu. Dès que vous avez été capable de comprendre les premiers éléments du catéchisme, j'allais dire dès que vous avez pu épeler l'alphabet de notre sainte religion, vous avez été admis au repas eucharistique. Pour loger Jésus-Hostie, votre cœur s'est ouvert tout grand. Et Jésus, — c'est bien certain — fut enchanté de sa première visite et de toutes celles qui suivirent.

Mais votre communion « privée » — le mot l'indique — ne fut que la modeste entrée de Jésus en vos âmes. Certes, ce fut bien lui qui vint en vous, mais un peu à la façon de ces grands personnages lorsque dans leurs voyages ils refusent toute manifestation extérieure. On dit qu'ils voyagent en privé, incognito. Ce fut bien un peu le cas du Roi du monde, lors de votre communion « privée ». Vous étiez si jeunes alors que vous ne pouviez pas lui ménager la réception grandiose dont il est digne. Votre intelligence s'ouvrait à peine aux premières lueurs de la Vérité religieuse ; vous ne compreniez pas encore bien toutes les bontés et toutes les grandeurs de Celui que vous receviez. Votre cœur, sans doute, l'aimait déjà beaucoup, mais il était bien vite essoufflé pour lui dire son affection. Mais voilà que, pendant quatre années, vous êtes allés à l'école de Jésus. Vous le connaissez mieux désormais et par conséquent vous l'aimez encore davantage ; trois jours d'excellente retraite ont achevé de bien préparer vos âmes.

Alors, ce matin, à l'heure où vous sortez de la première enfance pour entrer dans la catégorie des chrétiens conscients de leur dignité, Jésus s'apprête à faire en vous son entrée solennelle, sa visite officielle. Il va venir affirmer publiquement aux yeux de vos parents, de vos amis, de tous les paroissiens accourus pour être les témoins de sa triomphale entrée en chacun de vos cœurs, que vous lui appartenez et que, désormais, il veut régner en vous. Tout se passe un peu comme le jour où Mgr, par une visite officielle, se présente ici comme votre chef spirituel et prend, en quelque sorte, possession de cette paroisse.

Comme c'est beau, mes enfants, une Communion solennelle ! Mais aussi quelle responsabilité pour vous ! Désormais, Jésus doit régner sur votre cœur ! Mais, n'ayez pas peur ! Ce n'est pas un tyran ! Car c'est par l'amour qu'il veut régner sur vous et non par la crainte. Il vous apporte la Vie, la vraie, la vie divine. Divine et par conséquent la joie puisque selon la parole d'un grand philosophe : « La joie c'est la réussite de la vie ».

* *

Cette vie divine, il vous l'avait déjà donnée à l'état de germe au baptême ; voilà qu'il vous apporte maintenant une nourriture divine pour l'entretenir et la développer. Jésus savait que vous auriez à mener une lutte sévère et continuelle contre vos mauvais ins-

tincts, contre Satan et ses mauvais alliés et que cette lutte risquerait de vous lasser et de vous abattre. Alors il a voulu vous « restaurer ». — Oh ! le joli mot de la langue française ! Il veut dire : refaire, reconstruire. Jésus lui-même, l'Homme-Dieu, reçu sous les apparences du pain et du vin, viendra mettre en vous une puissance, une énergie formidable contre les forces du mal. S. Jean Chrysostome nous affirme que lorsque nous nous retirons de la Table Sainte, nous sommes terribles au démon, comme des lions qui de leurs naseaux jettent des flammes animées d'un feu divin. C'est très vrai : après une communion fervente, nous nous sentons plus forts devant la tentation, plus résolus à accomplir le devoir tracé par notre conscience, malgré les sacrifices qu'il nous impose. Rien d'étonnant ! Nous ne sommes plus seuls pour lutter. Nous avons avec nous l'allié tout-puissant ; Jésus, notre chef, règne sur nous !

Vous remarquerez, chers enfants, cette transformation dans vos âmes toutes les fois que vous vous abandonnerez avec générosité à l'action de Jésus-Hostie, et on la remarquera autour de vous, et vous serez ainsi les témoins du Christ, la preuve vivante de l'influence profonde qu'il peut avoir sur nos vies. Je souhaite, mes chers amis, que se répète dans vos familles le mot charmant recueilli un jour sur les lèvres d'un tout petit garçon. Sa sœur venait de faire sa communion solennelle. Elle venait à peine de rentrer à la maison, encore parée de ses vêtements blancs qui symbolisent si bien la pureté d'une âme visitée par le bon Dieu. Et le petit frère ne cessait de tourner autour d'elle et de la considérer d'un air très réfléchi. On finit par lui demander la cause de cet examen si attentif. Et le petit bonhomme de répondre, sans se douter qu'il traduisait S. Paul : « Elle sent le bon Dieu ». — Puissiez-vous, à votre tour, répandre toute votre vie autour de vous ce parfum de Dieu.

* *

Mais pour que Jésus règne en vous ; qu'il y ait, encore après cette communion solennelle une foule d'autres communions au fil des jours ! Je vous en supplie, chers parents, que cette réception officielle de Jésus dans l'âme de votre enfant ne soit pas la dernière : laissez-le entrer encore souvent ! Il y va du bonheur et de la splendeur de ces âmes.

Quand on visite à Paris, au Séminaire des Missions Etrangères, l'appartement que ces héroïques apôtres appellent la Chambre des martyrs et qui renferme les restes glorieux des confesseurs de la foi ayant appartenu à cette Congrégation, le prêtre qui vous accompagne dans cet émouvant pèlerinage vous fait remarquer plusieurs soutanes percées de mille petits trous, véritable dentelle d'honneur. Et il vous explique que ces saintes reliques ont appartenu à des missionnaires massacrés jadis dans une île de l'Océanie. Dans cette île idolâtre, quand un prêtre catholique avait été mis à mort en haine de Jésus-Christ, chaque sauvage, plein d'admiration pour celui qui a préféré la mort à l'apostasie, venait enfoncer la pointe de ses flèches dans le corps du courageux martyr encore revêtu de sa soutane. Il voulait emporter dans sa demeure du sang de héros.

* *

Chers enfants, renouvelez souvent le geste que vous allez accomplir dans un instant. Emportez souvent dans vos poitrines le grand martyr du Calvaire, Jésus-Christ, la force des forts, la pureté des purs, l'héroïsme des héros, la sainteté des saints. Trempez vos âmes, baignez-les dans le sang divin. Alors, fortifiés, vous pourrez marcher hardiment à la conquête du ciel et pour vous se réalisera la parole du Christ Jésus : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle et je le ressusciterai le dernier jour. » *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

Sainte Jeanne d'Arc
(8 ou 30 mai)

SOLDAT DE LA FRANCE ET DE LA FOI

Mes frères,

Quand on relit la vie de Jeanne d'Arc, l'impression que l'on reçoit à chaque page de cette merveilleuse histoire, c'est l'impression du miracle. Le doigt de Dieu est là, *digitus Dei est hic.*

Devant le spectacle d'une bataille, commandée par des chefs de métier et de génie, menée par des soldats héroïques, et soutenue par une forte artillerie, les impies pourront discuter l'intervention de Dieu. Mais qu'une jeune paysanne de 17 ans, qui ne sait ni *A* ni *B*, qui n'a jamais conduit que son troupeau, puisse rallier les armées débandées, faire lever les sièges des places fortes, sauver la France divisée et à deux doigts de la défaite, cela, c'est le miracle éclatant, c'est l'intervention manifeste du Dieu qui aime les Francs. Et je comprends que, dès le début, cette messe que nous célébrons aujourd'hui en l'honneur de notre héroïne, nous invite d'abord à louer Dieu pour ce prodige : Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a opéré des merveilles : *Cantate Domino canticum novum...*

Est-ce à dire que Dieu seul agit dans cette histoire, que Jeanne d'Arc n'ait qu'à se montrer devant le roi, devant les soldats, devant l'ennemi, et à laisser faire les événements ? Non, certes ! Rappelez-vous sa sage réponse à ses examinateurs de Poitiers. Ils lui disaient : « Pourquoi demandez-vous des soldats ? Si Dieu veut délivrer la France, il n'a pas besoin de guerriers pour cela. » Et Jeanne de leur répondre : « Les soldats combattront et Dieu donnera la victoire. » Ainsi Dieu a donné la victoire à Jeanne son envoyée, mais Jeanne, son soldat, a dû combattre.

En ce jour glorieux, où l'Eglise fête Ste Jeanne d'Arc, et par là, en même temps qu'elle l'exalte, la propose à notre imitation, c'est cette part de notre héroïne dans le miracle de Dieu, c'est sa correspondance parfaite à la vocation qu'elle avait reçue du ciel, que je voudrais montrer, afin d'en dégager les leçons qu'elle nous donne. Et puisque l'Eglise lui reconnaît une double mission, celle du soldat de la France et celle du soldat de sa Foi, méditons ensemble la conduite de notre Sainte dans cette défense de sa patrie et dans cette défense de sa religion, pour y trouver les raisons et le courage d'être toujours nous-mêmes meilleurs français et meilleurs chrétiens.

I. — *Soldat de la France*

Dans la défense de son pays, Jeanne d'Arc nous donne les plus hautes leçons de patriotisme.

Le patriotisme n'est pas un vain mot. C'est une

vertu chrétienne qui nous fait rendre à notre pays les devoirs que nous avons envers lui. Comme Dieu nous commande d'aimer nos parents d'une façon toute spéciale, de leur obéir dans tout ce qu'ils nous commandent de conforme à sa loi, ainsi, Dieu veut que nous aimions et que nous servions notre patrie, ce territoire que nous ont légué nos pères et qu'ils ont défendu au prix de leur sang, cet héritage de nobles pensées et de foi, de bonnes mœurs et de conduite chrétienne qu'ils nous ont laissé. La patrie, c'est encore la famille, la famille agrandie.

Jeanne d'Arc l'a servie jusqu'à l'héroïsme, dans le sacrifice des siens, dans le sacrifice de son bonheur, dans le sacrifice de sa vie.

Elle a douze ans et demi. Pendant que ses frères aînés travaillent aux champs elle garde le troupeau de son père. Tout-à-coup des voix se font entendre ; une lumière éblouissante l'environne : « Jeanne, Jeanne, disent ces voix, sois bonne et pieuse, aime Dieu et fréquente l'Eglise. » Et encore : « Il y a grande pitié au royaume de France. » Et S. Michel, et Ste Catherine, et Ste Marguerite continuent de lui apparaître et lui disent : « Fille de Dieu, va en France, il le faut ! — Je ne suis qu'une pauvre fille, répond l'humble Jeanne, je ne connais ni *A* ni *B*, je ne sais ni monter à cheval, ni manier la lance, ni faire la guerre ! — Fille de Dieu, va en France, il le faut », reprennent les voix.

Voilà le premier sacrifice, et vous vous rappelez une heure où la patrie vous l'a demandé : « J'aimerais bien mieux, disait Jeanne, coudre et filer près de ma pauvre mère. » Mais « les voix » sont formelles, c'est la volonté de Dieu. Elle part.

Elle part, et alors commence le second sacrifice, le sacrifice de son bonheur. Elle est mal reçue à Vaucouleurs, par le gouverneur de la cité, Robert de Baudricourt. Il lui faut franchir un espace de cinquante lieues, sous l'escorte de six hommes, à travers un pays infesté d'ennemis, avant de parvenir près du roi. Là, Charles VII se refuse d'abord à la recevoir ; pressé par le peuple d'Orléans, il y consent, mais, vêtu d'habits très simples, il se cache parmi ses courtisans, pour mettre à l'épreuve l'envoyée de Dieu. Jeanne d'Arc éclairée du ciel, va droit à lui, lui révèle les secrets de son âme. Et pourtant, le roi la soumet encore aux interrogatoires de son Conseil à Poitiers.

Enfin, vêtue d'une armure semblable à celle des chevaliers, le voici à la tête des troupes, son étendard fièrement dressé. Et la victoire couronne ses premiers pas. Elle entre dans la ville d'Orléans. Elle l'avait promis au roi comme signe de sa mission. Ce n'est qu'un éclair dans sa vie souffrante de soldat de France. Le 7 mai, il faut mener l'attaque au fort des Tourelles. La guerrière sait qu'elle y sera blessée. Ne croyez pas qu'elle emporte cette victoire sans se battre. C'est toute la journée qu'il lui faut mener l'assaut ; elle entraîne ses soldats, et elle triomphe, mais non sans répandre son sang : une flèche lui transperce l'épaule. Encore une journée triomphale : le sacre du roi à Reims, et sa vie ne sera plus qu'un long sacrifice : la haine des ministres, jaloux de ses succès, et humiliés d'avoir à se ranger sous ses ordres, une nouvelle blessure et la trahison devant Paris, la trahison encore devant Compiègne, la prison de Beaulieu à Beaurevoir, d'Arras au Crotoy, sa livraison aux Anglais pour 10.000 livres d'or. Ainsi la France sera sauvée. Mais l'héroïne qui s'est sacrifiée pour elle n'aura pas la joie de voir cette victoire. Il faut que son sacrifice s'accomplisse.

Et il s'accomplira, jusqu'au bout, jusqu'au bûcher de Rouen, que les Anglais allument en ricanant comme des barbares, qui ne se contentent pas de la mort, mais qui veulent la mort dans la torture. « Ah ! disait Jeanne, j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée ! » Mais déjà les flammes la dévorent, et on l'entend qui s'écrie : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

Voilà Jeanne d'Arc, soldat de la France. Nous avons connu pendant les guerres des douleurs bien proches de cette douleur. Ce sont des moments exceptionnels dans la vie des nations. Mais du moins, toujours, suivant la place que nous occupons et suivant les besoins de notre pays, nous devons servir notre patrie. Que la vie de Jeanne d'Arc nous soit un exemple, que son intercession nous soit une force.

II. — *Soldat de la Foi*

Pourtant, m. f., plus haut que le service de sa patrie, il y a le service de Dieu, et là encore, là surtout, dans la défense de la foi, Jeanne d'Arc nous donne les plus grandes leçons.

Avez-vous remarqué que ses voix lui recommandaient d'abord la piété sans même lui parler de la France : « Jeanne, Jeanne, disaient-elles, sois bonne et pieuse, aime Dieu et fréquente l'Eglise. »

Elle n'avait pas attendu ces recommandations du ciel. Formée toute jeune à la piété par ses parents, elle aimait son église qu'elle fréquentait souvent, et son curé, Messire Guillaume Fronte, disait d'elle : « C'est une bonne chrétienne, je n'en ai jamais eu de meilleure et il n'y a pas sa pareille dans toute la paroisse. »

Cette piété se manifestait parfois jusque par ces faveurs sensibles qui ne sont accordées qu'aux saints. On la vit répandant d'abondantes larmes au moment de l'élévation de la Sainte Hostie et du calice à la messe.

Dans cette assistance fréquente à la sainte messe, dans ses communions si ferventes, dans ses prières et ses pèlerinages si nombreux à la Sainte Vierge que nous signalent ses historiens ce que venait chercher Jeanne d'Arc, c'était la force de vivre en vraie chrétienne. Elle savait que sans les sacrements et sans la prière l'âme est trop faible pour résister aux tentations et vivre toujours selon les lois de Dieu et de l'Eglise. Elle sortait de ce contact avec Jésus et Marie forte pour la lutte.

Voilà pourquoi nous la voyons fuir le péché comme une lèpre. A l'assaut du fort des Tourelles, comme elle vient de recevoir sa première blessure et qu'elle souffre horriblement, on s'approche d'elle et on lui offre de la guérir par quelque sortilège. Aussitôt elle les repousse de la main : « J'aimerais mieux mourir que de commettre le péché. La volonté de Dieu soit faite. » — Voilà pourquoi, elle, jeune fille de 17 et 18 ans, a pu vivre au milieu des camps, parmi des soldats souvent licencieux, en conservant toute la fleur de son innocence qu'elle avait vouée à Dieu dès l'âge de douze ans. Il rayonnait même de sa personne un tel parfum de virginité qu'on vit des soldats se confesser, pleurer leurs péchés et renoncer à leurs habitudes coupables. Voilà pourquoi dans ses jours de triomphe à Orléans, à Reims, quand la foule se pressait sur ses pas pour l'acclamer, lui baiser les mains et les pieds, elle garde toute

son humilité chrétienne : « En vérité, disait-elle, je ne saurais me garder contre de telles effusions, si Dieu lui-même ne me gardait. » Voilà pourquoi elle était toujours si bonne, si charitable pour tous les pauvres, même pour ses ennemis, à ce point qu'un anglais s'écriait : « En vérité cette femme a un grand cœur, que n'est-elle anglaise ! »

Cette fréquentation des sacrements et ce recours habituel à la prière, non seulement donnent à Jeanne d'Arc le courage de pratiquer les vertus qui font les saints, mais encore lui allument au cœur le zèle des âmes. C'est trop peu faire pour Dieu que de le servir par notre vie chrétienne, il lui faut procurer son règne autour de nous.

Voyez notre sainte. Elle fait mettre sur son étendard les noms de Jésus et de Marie, c'est son premier Roi et sa première Reine. Elle dira clairement un jour : « Le royaume de France n'appartient pas au Dauphin, mais à mon Seigneur. — Et quel est ton Seigneur ? — Mon Seigneur est le roi du ciel. »

Dès son arrivée à Blois pour prendre son commandement, Jeanne dit à son aumônier et aux prêtres de prêcher à ses soldats le retour aux pratiques de la vie chrétienne. Elle déclare qu'aucun ne l'accompagnera à Orléans qui ne soit confessé et n'ait communié avant le départ.

Elle prend tous les moyens en son pouvoir pour assurer les bonnes mœurs parmi ses soldats.

Et quand elle entre victorieuse dans les villes reconquises son premier mot est toujours : Allons maintenant rendre grâces à Dieu.

Enfin sur son bûcher de Rouen, tandis que les flammes crépitent autour d'elle, autour de celle qu'on brûle comme hérétique, relapse, apostate, idolâtre, elle crie encore à tous sa foi : « Non, non, je ne suis pas hérétique... je suis bonne chrétienne ; j'ai fait par l'ordre divin tout le bien que j'ai fait. Jésus ! Jésus ! »

Et pour confirmer la sainteté de son envoyée, tandis que son corps tombe en cendres, Dieu permet que son âme s'envole vers le ciel sous la forme d'une blanche colombe.

Dieu, sans doute, ne nous confiera pas une mission patriotique à l'égal de celle de Jeanne, mais du moins, par la fréquentation de son Eglise et des sacrements, par la pratique des bonnes mœurs, par l'affirmation des droits de Dieu autour de nous dans la famille, dans les conversations, dans le rôle que nous pouvons avoir à remplir dans la société, elle reste pour nous imitable, en ce temps qui voit l'abandon de la foi, la course au luxe et aux plaisirs, la recherche effrénée des intérêts personnels.

* *

Un jour, à Loches, Jeanne d'Arc dit au roi : « Gentil dauphin, promettez-moi de me donner ce que je vous demanderai. » Le roi hésitant consentit enfin. « Gentil Dauphin, donnez-moi votre royaume. » Le roi stupéfait se tait. Mais, lié par sa promesse et subjugué par l'ascendant surnaturel de Jeanne il se décide : « Jeanne, répond-il, je vous donne mon royaume. » — La Pucelle ne se contente pas d'une parole devant témoins ; elle exige un acte solennel dressé et signé par quatre notaires royaux. Et lorsque la pièce est dûment parafée, voyant le roi tout interdit de ce qui venait de s'accomplir, elle dit en souriant à l'assistance : « Voici le plus pauvre chevalier de France, il n'a plus rien. » Mais elle n'en reste pas là ; s'adressant aux secrétaires : « Ecrivez, dit-elle, Jeanne donne le royaume à Jésus-Christ. » Et, peu après : écrivez encore : « Jésus rend le royaume à Charles. »

Cet épisode résume toute la mission de Jeanne. La France et Dieu.

Aussi, acclamons-là en ce jour avec l'Eglise : *Tu gloria Jerusalem... Tu hono i icentia populi nostri.* Mais surtout, imitons ses vertus que nous venons de méditer : car l'imitation des saints est le plus bel hommage que nous puissions leur rendre.

MOIS DE MARIE

II

La dévotion à la Sainte Vierge et la jeune fille

La dévotion à la Sainte Vierge a semblé pendant la période dont nous sortons l'apanage de la jeune fille.

Certes, tous, nous sommes enfants de Marie comme nous sommes enfants de Dieu, à la suite de notre aîné N.-S. Jésus-Christ. Historiquement, les premières congrégations mariales établies par les Pères Jésuites dès le XVI[e] siècle, furent des congrégations d'hommes et de jeunes gens. Et les congrégations d'Enfants de Marie n'allongent plus dans nos processions d'aussi longues théories de jeunes filles voilées de blanc qu'au temps de nos grands-mères et même de nos mamans.

Il n'empêche que dans la société vous êtes l'élément représentatif du culte de Notre-Dame, que vos mouvements nouveaux n'ont pas renié cet héritage de leurs aînés, que vous restez toujours, sous un autre visage et d'autres activités, des Enfants de Marie.

Je le sais, dans l'esprit de quelques-uns, ce titre est découronné de son prestige d'autrefois. Dans la fermentation de renouvellement qui travaille notre époque jusque dans les traditions séculaires du culte et de la piété, cette institution leur paraît aujourd'hui dépassée. Croyez-le bien toutefois, ce qu'elle signifie, la dédicace toute spéciale de votre jeunesse à la T. S. Vierge reste toujours pour elle :

un honneur insigne,
une grâce insigne,
une bonne école.

I. — *Un honneur insigne*

Pourquoi est-il entré dans nos mœurs de vous regarder comme les demoiselles d'honneur de Notre-Dame, comme son entourage officiel, comme son escorte protocolaire ?

N'en doutez pas, à cause de cette parenté d'âme, de fraîcheur, de pureté, de grâce que nous vous découvrons et que nous reconnaissons en vous. C'est parce qu'il y a cette similitude entre l'image que nous nous faisons de la Vierge toute belle, toute pure, toute gracieuse et l'image que nous renvoie votre jeunesse, que nous vous estimons comme nos représentants désignés auprès de Notre-Dame. Si un jour les hommes ne vous vouaient plus à cette fonction, c'est que serait amoindrie et brouillée la haute et claire idée qu'ils se font de votre vertu.

Car, en dernière analyse, pour vous comme pour la Vierge, cette vertu est le secret de votre charme. Toute la gloire est au-dedans, est-il écrit d'elle. Et c'est vrai de chacune de vous.